

L'odyssée d'un anonyme

Tome 3

Tous pour un – chacun pour soi



A'Dam

L'odyssée d'un anonyme

Tome 3

Tous pour un – chacun pour soi

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4893-4

Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

AVERTISSEMENT

Etre ou ne pas être, là est toute la question ? – Ce n'est pas nouveau, car un sujet britannique se l'était déjà posée il y a un bon bout de temps.

Casse-cou je l'ai été, intrépide aussi et imprudent d'avantage encore.

Et pour avoir agi avec imprudence, j'ai dû en subir toutes les conséquences, pour lesquelles j'ai dû boire la coupe jusqu'à la lie.

Conscient de ce terrible constat, pour m'en sortir et survivre, j'ai dû réagir comme un renard, c'est-à-dire avec prudence.

Mais aujourd'hui, force est de constater que cela n'a pas marché ! Pourquoi me direz-vous ? – parce que moi, je n'ai pas changé, je suis toujours en conflit avec moi-même !

Mais afin de pouvoir écrire en toute liberté cette aventure humaine, je me suis interdit de prendre tout dogme humain ou tabou puritain en considération, de même la fausse modestie et toutes les règles imposées par les hommes. Et ce, que cela soit dans les mots, phrases, noms ainsi que dans les faits et circonstances.

Cependant, je suis obligé d'être prudent dans ce que j'écris. Car il se pourrait qu'en parcourant cette aventure, que vous soyez saisis par le doute et la stupéfaction et ce, je me répète, tant pour les mots, lieux, noms et faits insérés dans la narration en les estimant par trop farfelus ou provenant d'une imagination débordante.

Et pourtant, car il y a un pourtant, cet écrit est un récit chronologique de « l'avant », du « présent » et de « l'après ».

Alors, qu'en est-il ? – Vous, lecteur, que vous considériez cette aventure humaine comme une fiction peu plausible ou irréelle, cela ne me dérange pas. C'est bien.

Oui, tout est bien pour autant que celle-ci ait atteint son but, en aiguillonnant votre curiosité et le discernement nécessaire et de vous distraire par la même occasion.

A vous de choisir maintenant, je ne peux le faire à votre place.

RESUME SUCCINT FIN TOME 2

Après les semaines et quelques jours sans oublier les nuits, Yoko et moi avons décidé de lâcher la pression. Nous attendions le détail des analyses et les doléances qui nous arriveraient d'en haut lieu concernant le résultat des tractations consignées dans le protocole d'accord avec M. Takahido.

Enfin, c'est ce que nous espérions, en sachant que nous n'étions pas maître des temps présents ni de ceux à venir.

C'est ce que notre ami Liem souhaitait lorsque nous étions au petit resto, nous venions juste d'éviter un véhicule de grosse cylindrée qui fonçait sur nous pour nous éliminer. L'assassinat serait maquillé en accident de roulage.

Le but était de nous mettre hors course et ainsi stopper les négociations.

Mais ce que personne ne pouvait savoir, c'est qu'il était déjà trop tard pour les autres.

Puis Liem, sur un ton des plus sérieux, nous rappela à l'ordre: J'espère que vous avez compris que cet accident n'était qu'une mise en scène dont l'objectif était clairement défini: vous faire passer de vie à trépas. Conclusion: Dès à présent, la plus grande prudence sera de mise.

La guerre du silence

Une vraie guerre sans merci se déroule à l'insu de tous Pour la plupart des gens, elle n'existe pas. Elle est tellement omniprésente et vaudevillesque qu'elle passe inaperçue.

Tournée en ridicule par le cinéma et les feuilletons télévisés, elle n'inspire plus que de l'indifférence. Et nous, tout autant que nous sommes, nous applaudissons, nous en redemandons.

Cependant, beaucoup y ont laissé leur vie ou ont tout simplement disparus.

Comme aucune de ces personnes n'a une existence officielle, pour raison d'Etat, on n'en parle pas.

Que cette raison soit bonne ou mauvaise.

Que dire de l'homme, l'humain ??

Dès l'apparition de l'homme sur terre, le sang n'a cessé de se répandre en abondance. Celui-ci est doté d'un cerveau qu'il développe dès sa naissance mais pas toujours à bon escient.

Il a compris très vite qu'en étouffant sa conscience il était de loin préférable de la laisser dans l'ignorance et qu'il avait tout avantage à être le dominant en assujettissant les autres.

Il s'impliqua des lors à imposer sa loi, celle du plus fort. Et pour y arriver, il évoquait diverses raisons afin de justifier ses actions. Soit un idéal, une divinité ou une statue ou un symbole, même celle d'une ethnie, d'une tribu ou d'un état.

Il générât la peur dans le but de s'assurer le pouvoir sans vergogne.

Il gardait ce pouvoir s'il le fallait au prix du sang.

INTERVENANTS Ordre approximatif d'apparition		
1	Marc D'ASSIERES	Aspirant, puis enseigne de vaisseau, ensuite lieutenant de corvette
2	Armand DESSAN	Ami d'enfance, même grade que Marc
3	René SOUSSOIS	Enseigne de vaisseau, grand, mince, discret
4	Louis JAVAN	Officier mécanicien
5	Henri KERVAN	Officier de pont
6	Samy PLUMEK	Remplace Soussois à bord. Deviendra plus tard mon superviseur à la section d'Elite
7	Hervé de KERVELON	L'un de mes directeurs de formation +/- 40 ans, grand, sec, autoritaire
8	Hu VAN TONG	Chinois d'origine, quartier maître. Sera mon maitre dans l'art du combat
9	Loïc CHAMPENAY	Capitaine de vaisseau, attaché militaire à Tokyo
10	Dan Mc. AWAY	Couverture : attaché commercial ambassade USA Très grand et costaud, désinvolte et rigolo
11	Van DUFFELL	Petit maigre au regard fuyant, très intelligent dit le hollandais
12	Yoko TONAKA	Famille militaire, descendante de Samourai, secrétaire, traductrice belle et intelligente

13	Piet VANLOO	Barbouze, pseudo chauffeur secrétaire de VAN DUFFELL
14	JO (Joseph Kobiach)	Australien, large, épais, petit et vif, rapide à réagir. Ex adjudant de l'armée Australienne
15	Paul DOMINIO	Aumônier ambassade des USA
16	Sergueï KARKOFF	Colonel URSS. Visage en lame de couteau, yeux gris acier
17	LIEM	Coréen, homme de confiance de Jo, petit et mince, Spécialiste en arts martiaux
18	YEUNG-LI	Chinois de Hong-Kong, petit et calme, probablement mafieux
19	AKIKO (ma mère)	La tante de Yoko qui l'a élevée, originaire de Chiba,
20	WUH	Coréen du nord, dissident de la chaîne des hautes montagnes, prof. d'Université, manipulateur
21	TAKAHIDO	Industriel Japonais, patron de Yoko, petit, rondouillard et rigolo
22	THAI TANG PHI	Industriel Coréen, ami de Takahido
23	ANH TAM NGUYEN	Coréen du sud ?, garde du corps de Takahido, il prétend me connaître, nous devenons amis
24	LANGAIS	Compatriote, +/-50 ans, grand, distingué, propriétaire de OASIS
25	SAI et SUE	Toutes deux amies de Yoko, ont effectuées leurs études ensemble
26 *	Jean-Baptiste de RIEUX	Petit, sec, veut paraître insignifiant

27 *	Albert DUBOIS	Mr. Personne – c’est lui qui m’avait appris à me servir de mon cerveau comme de tiroirs
28	Serge HENGOF	remplace Soussois
29	TAKAYO (le géant)	1.95 m, des bras comme de cuisses, le patron du King dit le Bui-Bui
30	LE KING	Q. G. de mon copain Armand et les hommes
31	EVARISTE	Garde corps et homme de confiance de Dubois
32	JACQUELINE	Très jolie femme fortunée qui souhaite que je sois son homme
33	LEGRAIN	Sergent-major, a l’entière confiance de Mr. Dubois
34	ANDREE	Attachée au bureau de renseignements, considérée comme délieuse de langues
35	MARCO JANSENS	Adjudant au parc, ex légionnaire, énigmatique et arrogant
36	HUBERT	Insignifiant d’apparence, mais qui a accès aux dossiers confidentiels, il m’accompagne en partie en Autriche
37	ANNE	Jolie blonde aux cheveux d’ange, yeux noisette (rencontrée à Klagenfurt)
38	L’AVOCAT (Dandois)	Edgard Dandois, major, faciès de fouineur au regard malicieux
39	ISIDORE	Chauffeur barbouze de l’avocat, grand, large et musclé
40	MARIE	Ravissante rousse aux yeux émeraudes – tueuse professionnelle

41	RAYMOND	Père de Jacqueline
42	SIMON	Souhaite être ma première gâchette
43	Charles d'Ambremont d'Assy Vicomte	Vicomte de nom, rencontré en prison
44	les parents de Yoko	

* Tous deux connaissent très bien ma famille, ainsi que mon père et mon oncle.

L'HISTOIRE SUCCINCTE

Juste après l'aurore, un mois de juin, un homme déambulait dans le calme de la campagne.

Il marchait la tête baissée, les yeux parfois dirigés vers le ciel. Il soupirait profondément, en continuant sa route dans l'indifférence la plus totale : il était en train de faire le bilan de sa vie.

Seul son esprit était en éveil et il se demandait, pour quelle raison, tout ce qu'il avait planifié depuis l'adolescence, se réalisait à l'opposé de ce qu'il eut souhaité.

« Moi, se disait-il, j'avais effectué avec acharnement mes études afin de réaliser une carrière militaire en tant qu'officier de marine et j'avais décidé de passer une vie sans trop de soucis.

Je me croyais maître de ma destinée et prévoyais de n'avoir qu'à naviguer, une fille dans chaque port.....

Pourquoi tout a-t-il basculé alors que la réussite était au bout du chemin ? »

Même, si cet homme avait prévu sa destinée, comment aurait-il pu deviner que depuis un certain

temps déjà, d'autres le dirigeaient vers un avenir imprévisible ? Cela, il le comprit bien trop tard.

Sa vie allait devenir un chaos par rapport à ses prévisions de jeunesse. Il fut confronté au hasard, au danger et à l'aventure. Il ne put s'empêcher de parcourir des chemins incontournables, de fréquenter un milieu où régnaient intrigues, terreurs, manipulations, manigances, trahisons et violences à chaque pas. Lui qui voulait garder un esprit intègre et loyal, fut dans l'obligation d'exécuter des ordres en silence, dans l'ombre et dans les méandres d'affaires ténébreuses qui lui étaient totalement dissimulées.

Toutefois, à côté de sa vie aventureuse, il connut un amour fou et inoubliable ; c'est à cette femme qu'il pensait avec tellement d'intensité que les larmes lui coulaient sur le visage.

Soudain, il lança un cri de désespoir tel un animal blessé « YOKO où est tu, mon aimée ? » et intérieurement, la voix de YOKO se fit entendre « je suis là mon amour, je suis en toi pour toujours ».

Cet homme était-il fou ? Je ne le pense pas et c'est son histoire que me je permets de coucher sur le papier, mots après mots.

Dans le contenu du roman, vous vous délecterez de certaines anecdotes remplies d'humour.

Elles sont l'œuvre d'un clown qui, derrière son masque, faisait rire les autres tout en dissimulant ses angoisses et sa tristesse.

Yoko et Marc étaient follement amoureux l'un de l'autre, mais ils savaient aussi que des barrières seraient placées pour les détruire à cause de circonstances extérieures et indépendamment de leur volonté. Et lorsque l'angoisse les surprenait ils

faisaient les clowns et s'aimaient d'avantage. Chaque jour, ils volaient des secondes, des minutes et des heures au temps à venir. Leur amour réciproque fut d'une telle puissance que leur corps et leur esprit fusionnaient : ils n'étaient plus qu'un seul corps et un esprit. Cette passion était si intense qu'elle dépassait l'imaginaire. Qui peut comprendre cela sans l'avoir vécu ?

Dans la substance de ce livre, il y a des vérités : la vôtre, la sienne et la mienne et probablement d'autres encore. Il vous appartient de les déceler et de les découvrir : pour comprendre ce récit, on ne peut le lire comme un magazine. Dès le début, votre imagination doit être totalement ouverte et malléable ; je vous laisse donc créer des décors, des lieux, des paysages et des personnages que vous adopterez au fur et à mesure des circonstances et des faits. Je puis vous assurer que si vous déchiffrez et décodez les messages, vous aurez l'avantage de découvrir votre vérité. Sachez donc, qu'après cette lecture, vous ne serez plus la même personne. Attendez-vous, que grâce au pouvoir de votre imagination, à ce que tout ce qui vous entoure devienne discernable.

REFLEXION

Il est illusoire de se croire meilleur qu'auparavant, car, si vous jetez un regard sur l'histoire humaine, vous constaterez que les peuples d'aujourd'hui ne valent guère mieux que ceux d'autrefois. L'objectif de la race humaine n'est autre que le pouvoir, gardé bien souvent dans un climat de peur afin que la « masse populaire » soit muselée.

Que dire également de la manipulation de cette même masse ou d'un pauvre individu, qui n'est souvent pas conscient de la gravité de ce qui lui arrive. Autour de cette victime plane une atmosphère feutrée, emplie de silences lourds, et elle est souvent considérée comme une quantité négligeable. Et si l'on en parle, c'est par un soi – disant malencontreux hasard et uniquement par indiscretion, voulue ou non.

Afin que vous le sachiez, mon langage scriptural n'est pas celui d'un écrivain, ni même celui d'un romancier, mais celui d'un homme qui narre le vécu d'un autre.

CET HOMME QUI ETAIT-IL ?

La vie de cet homme, sans qu'il ne le sache, était jalonnée d'avance de barrières cachées ou ne règnent que fourberies et intrigues, des compliments fallacieux destinés à le convaincre d'accepter de parcourir des chemins étranges. En illustrant de manière impressionnante les avantages, tout en éludant les désagréments et les dangers.

Notre homme, issu d'une famille disloquée suite aux conséquences de la guerre, n'était ni riche ni pauvre ! Mais un idéaliste comme son père.

Un jour, sa hiérarchie lui présenta sur un plateau un pont d'or, mais en fait ce n'était que de la dorure étincelante. En acceptant cette offre alléchante, il accepta l'inacceptable.

Cependant, afin de comprendre et de saisir toutes les finesses du présent écrit, il est important de maintenir ensemble tous les éléments et événements, même ceux qui pourraient sembler contradictoires.

CHAPITRE

– 1 –

*Rendez-vous confidentiel avec l'Ambassadeur,
afin de lui présenter le dossier succinct de
Monsieur Takahido.*

Vendredi, je me suis réveillé vers sept heures, la machine de mon étage supérieur fonctionnait à plein rendement. Je me concentrais afin d'être prêt pour le moment où il me serait nécessaire d'exposer clairement à Monsieur l'Ambassadeur, les desideratas de Monsieur Takahido, contenues au dossier que je présenterais. J'aurais l'obligation de le défendre et de convaincre mes interlocuteurs afin qu'ils aboutissent à un accord. Yoko dormait toujours de façon aussi acrobatique à mes côtés, que je n'ai pas su me retenir de rire. Elle en fut réveillée et m'embrassa aussitôt. Je lui ai demandé comment il était possible qu'elle puisse dormir dans cette position.

– Cela te déplait tant que cela ?

– Mais non, ma belle, je me pose tout simplement la question de savoir si tu ne te fais pas mal ?

– Mais non, mon époux, et même si j’avais mal, je le ferais encore, j’aime te sentir contre moi, cela me rassure et je dors bien.

Ma biche me regardait si langoureusement, que tout en moi se réveilla. Cela n’est pas sérieux, me suis-je dis, mais c’est si bon.

Le téléphone résonna, il était dix heures. J’ai décroché, c’était Armand.

– Salut, comment vas-tu ? Tu as tout ce qu’il te faut pour convaincre ?

– Oui, Armand.

– Alors à quatorze heures pile, je serai là, chaos.

– J’ai faim.

– Moi aussi me dit Yoko, je vais préparer ce dont nous avons besoin, installe-toi, j’arrive.

Peu de temps après, elle revint avec le plateau bien garni, et en un rien de temps, il fut dégarni.

– Pour me présenter devant l’Ambassadeur, il faut que je sois impeccable.

– Je m’en occupe mon époux.

– Merci. Je vais relire le dossier de ton patron, afin de ne pas avoir l’air d’un imbécile devant les personnages qui seront présents à la réunion.

– Ne te sous-estime pas, mon aimé. Je vais sortir ton veston bleu, ton pantalon gris, une chemise blanche et la cravate qui convient.

Je me suis attelé à lire le dossier avec attention, en l’assimilant mentalement, tout en soulignant les points importants sur le document qui m’était réservé.

– Souhaites-tu manger un bout avant de partir ?

– Non, merci, mon estomac est noué, rien ne passerait.

J'ai commencé doucement à me préparer, en me disant, il faut que je sois calme et convaincant, car l'Ambassadeur est un homme extrêmement intelligent, et je ne tiens pas à décevoir Monsieur Takahido, qui me faisait l'honneur de sa confiance. J'en étais fébrile, pour ne pas dire nerveux.

Ma perle rose, s'en était aperçue, et se mit à genoux devant moi, me prenant les mains, les baisa et ensuite, les massa.

– Calme-toi mon chéri, tout ira bien.

A treize heures cinquante-cinq, j'étais fin prêt, Yoko qui m'emprisonnait dans ses bras me dit :

– Reviens-moi vite, amour de ma vie.

– Aussitôt que cela me sera possible, et nous nous sommes embrassés tendrement.

Quatorze heures, Armand qui était monté chez nous, embrassa Yoko sur la joue, lui demanda en souriant :

– Est-ce que ton amoureux fonctionne toujours aussi bien ?

– De mieux en mieux, lui répondit-elle.

Et nous nous sommes embrassés une dernière fois, avant de nous séparer.

Contrairement à l'habitude pour nous rendre à l'Ambassade, Armand emprunta d'autres chemins, et nous nous retrouvions à l'arrière de celle-ci, devant un immeuble, dont le jardin jouxtait celui de l'Ambassade. Il sortit une clef de sa poche, la mit dans la serrure, et il ouvrit la porte. A l'intérieur se trouvaient trois hommes armés, que je n'avais jamais vus.

Pourtant, ceux-ci avaient l'air de me connaître, car l'un d'eux me salua en me disant :

« Bienvenue Capitaine D'Assieres ».

Armand, me dit :

– Nous allons prendre un chemin que tu ne connais pas, Marc, viens, suis moi, nous allons descendre les escaliers menant au sous-sol.

Et là aussi se trouvaient deux hommes armés, dont l'un nous a ouvert la porte blindée, donnant sur un tunnel d'environ trente mètres. Au bout de celui-ci une autre porte blindée faisait barrage. Armand demanda à l'homme de faction de frapper sur la porte. Un judas s'entrouvrit, et nous avons décliné nos identités.

Après vérification, la porte s'est ouverte et nous nous sommes engouffrés dans une cave assez étroite.

– Nous sommes dans le sous-sol de l'Ambassade, me dit Armand, es-tu prêt pour pénétrer dans la cage aux fauves, mon coco ?

– Oui Armand.

– Je suis fier de toi, Marc, tu as fait du bon boulot.

Nous nous sommes fait l'accolade.

– Alors, on y va ? Ok !

Au fond de la cave, se trouvait un petit ascenseur pouvant contenir trois ou quatre personnes, il fut mis en action et s'arrêta à l'étage où nous devions nous rendre. Moi, j'avais toujours l'estomac aussi noué.

Ne t'inquiète pas ! me dit Armand, ça marchera.

Nous avons traversé une pièce d'apparence presque vide, toutefois il y avait deux chaises et une table où était déposé un appareil téléphonique. Armand, y composa un numéro, et aussitôt, un élément de la cloison pivota et laissa apparaître une porte. Un bouton d'ouverture y figurait, et après avoir

appuyé sur le bouton, la porte s'ouvrit. Nous avons pénétré dans le cabinet particulier de l'Ambassadeur.

Il n'y avait personne. Mais, quelques instants après, une porte, en s'ouvrant, laissait venir vers nous, l'Ambassadeur et Monsieur de Kervelon. Ce dernier vint vers moi, et me présenta à l'Ambassadeur, qui, en me tendant la main, nous pria de prendre place.

Monsieur de Kervelon prit la parole en premier.

– Monsieur D'Assieres, votre ami Monsieur Dessan, nous a dit que vous aviez des documents et des propositions à nous remettre ?

– Oui, Monsieur l'Ambassadeur, non seulement intéressantes mais importantes, et à cet effet et afin qu'elles vous soient compréhensibles, nous avons, avec Monsieur Takahido préparé un dossier succinct. Je vous remets deux exemplaires en mains propres, tel que le souhaite Monsieur Takahido, afin que vous puissiez en prendre connaissance. Bien qu'il soit succinct, il est le plus explicite possible pour vous, ainsi que pour ceux qu'il vous appartiendrait d'interpeller. J'ai mis la main à la pâte, en collaboration avec la traductrice de cet homme d'affaires.

– Ha oui, s'exclama Monsieur de Kervelon, votre jolie petite amie, cela n'a pas été difficile pour vous. Pourquoi rougissez-vous Monsieur D'Assieres ? (Intérieurement, j'étais furieux et j'ai regardé Armand qui me fit signe, que cela ne venait pas de lui).

Moi, je me tenais coi, laissant les deux intéressés prendre connaissance de cette proposition de collaboration industrielle. Au fur et à mesure de leur lecture, ceux-ci me jetaient des regards interrogateurs, comme s'ils se demandaient comment j'avais pu obtenir un tel document. Rien d'autre n'apparaissait

sur leurs visages, que l'étonnement. Dans le silence le plus complet, Armand me faisait de temps en temps un clin d'œil.

Monsieur de Kervelon, en regardant Monsieur l'Ambassadeur, interrompit le silence, en me disant :

– Monsieur D'Assieres, êtes vous conscient de l'importance du contenu de cette proposition ?

– Certainement Monsieur de Kervelon, c'est d'ailleurs pour cette raison, que j'ai sollicité de votre part une réunion strictement confidentielle. Et de plus, j'insiste pour qu'il en soit ainsi pendant toute la durée des négociations, c'est d'ailleurs la condition sine qua non imposée par Monsieur Takahido. Cet homme a déjà reçu plusieurs offres, et il les a toutes déclinées pour nous !

– Mais, pourquoi nous, Monsieur D'Assieres ?

Et je leur ai commenté les entretiens que j'avais eu avec Monsieur Takahido, que pour lui l'essentiel, pour que cela se concrétise, c'est la confiance. Et en nous, il a entière confiance au point qu'il m'a confié ce présent document, dans le but de mener à bien les futures négociations. La seule garantie que Monsieur Takahido a sollicitée c'est la discrétion absolue. Je lui ai donné ma parole qu'il en serait ainsi et personnellement Monsieur l'Ambassadeur, je la respecterai, même au prix de ma vie, si cela devenait nécessaire.

– Calmez-vous Monsieur D'Assieres, cette dernière extrémité n'est pas à envisager, le secret sera bien gardé, vous pouvez me faire confiance.

Monsieur de Kervelon ajouta :

– Monsieur D’Assieres, vous devez reconnaître aussi, que votre charme naturel a joué en votre faveur, en charmant la traductrice et son patron ensuite.

– Monsieur de Kervelon, ne vous moquez pas de moi, je vous en prie.

Monsieur de Kervelon en se retournant vers Monsieur l’Ambassadeur, ajouta :

– Monsieur D’Assieres n’aime pas quand on le chatouille sur certains points !

– N’empêche que c’est du bon travail.

L’Ambassadeur, se leva et vint vers moi, en me tendant sa main, et me félicita.

– Vous auriez pu devenir diplomate.

– Monsieur l’Ambassadeur, ajouta de Kervelon, Monsieur D’Assieres est un tacticien, et chez lui c’est inné, il a une manière toute particulière de la mettre en pratique, avec une logique implacable. C’est d’ailleurs comme cela que je l’ai repéré, quand il était à l’école navale. Il avait un malin plaisir à aller à l’encontre des avis de ses professeurs, en leur prouvant par $a+b$, qu’ils avaient tort, et que lui avait raison sur toute la ligne.

Et croyez-moi, il en a mis plusieurs à bout, mais ce que j’avais remarqué aussi, c’est qu’aucun de ceux-ci, n’avait de rancœur envers lui. Certains d’ailleurs m’ont fait savoir que sur le moment, ce brave Monsieur D’Assieres, les mettait en rage, mais qu’il était sympa. Que l’on ne savait lui en tenir rigueur longtemps. Et dès que j’ai appris la chose, j’ai pris la décision de faire de lui quelqu’un de bien, mais pour cela, il était nécessaire qu’il soit inscrit pour ce qu’il aurait à faire, y inclus la discipline, et cette dernière il l’a apprise à ses dépends.

Et moi aussi, Monsieur D'Assieres, je vous félicite, mais je me félicite aussi de vous avoir repéré à temps, et il n'y a que moi qui vous avais repéré.

L'avis de Monsieur l'Ambassadeur fut favorable, il me donna son accord, sous réserve des instances supérieures et politiques.

Peut-être, avais-je dans les yeux des points d'interrogations que l'Ambassadeur ajouta :

– C'est oui, Monsieur D'Assieres, c'est incroyable la façon dont vos yeux parlent !

Le dossier, sera remis à qui de droit, d'ici la fin d'après-midi, car dès à présent cela sera la haute sphère qui s'en mêlera. J'en ai déjà discuté avec des personnes qui vous connaissent très bien Monsieur D'Assieres. Dès qu'elles seront en possession du document, elles l'étudieront et me feront parvenir la procuration, afin de pouvoir signer un protocole d'accord, et qu'ainsi, Monsieur Takahido soit couvert.

J'ai réagi directement envers mon interlocuteur, en lui rappelant de ne pas oublier la discrétion la plus stricte.

Ne vous inquiétez pas Monsieur D'Assieres, nous sommes au courant que « se taire, c'est toujours bien parlé » et dès que j'aurai en main ce dont vous avez besoin, vous en serez averti immédiatement, ainsi Monsieur Takahido aura la possibilité de convenir d'un lieu de rencontre à sa convenance, et rassurez-vous, c'est oui.

– Je vous remercie infiniment, Monsieur l'Ambassadeur.

– C'est plutôt nous qui aurions à vous remercier, et si nous buvions un bon petit verre maintenant ? Nous

l'avons bien mérité en anticipant un peu sur la concrétisation de ce document.

L'Ambassadeur, interpella le serveur, qui immédiatement, s'affaira à nous servir un bon vin de Bordeaux. J'ai été obligé de me retenir, pour ne pas le boire d'un seul trait, tellement j'avais chaud et soif. Enfin, me dis-je, c'est ok.

Ma montre indiquait dix-sept heures quinze. Bon, mince alors, nous avons discuté pendant deux heures quarante-cinq, et j'étais toujours aussi fatigué.

– A propos, me dit Monsieur de Kervelon, vous l'avez bien muselé, ce Karkoff, peut-être y a-t-il sujet à une collaboration avec lui, dans les limites de ce qu'il pourrait savoir.

– Je lui ai déjà proposé.

– Ha bon, c'est bien Monsieur D'Assieres. J'ai remarqué aussi, que vous êtes fatigué, et il ajouta en riant, qu'il ne faut pas jouer avec votre corps comme vous le faites, mais il est tout aussi vrai que quand l'on tient dans ses bras, un beau brin de fille, telle que votre petite amie, il est difficile de faire autrement.

Pour vous c'est facile, Monsieur D'Assieres, elles tombent toutes dans vos bras, mais moi je dois me contenter de celles qui veulent bien dit-il, tout en rigolant franchement.

Armand s'apercevant de mon regard, n'osa même pas émettre un avis. Nous nous sommes séparés vers dix-huit heures, en effectuant le chemin à l'inverse.

Liem me déposa vers dix-huit heures trente, au pied de l'immeuble où je demeurais avec Yoko. Je me suis précipité pour escalader les escaliers. Dès que je suis

entré dans l'appartement, la femme que j'aime me sauta au cou, et après m'avoir embrassé me demanda :

– Comment cela c'est déroulé ?

– Très bien, mon épouse, tout est positif, et je lui en ai fait un compte rendu du résultat positif.

– Oh ! Monsieur Takahido sera content, je suis fière de toi, je vais téléphoner de suite à mon patron afin de le rassurer.

– D'accord, ma biche, pendant ce temps, je vais prendre un bain, j'ai eu chaud, et cette discussion m'a totalement épuisé.

Je me suis installé dans la baignoire, et je me suis probablement endormi pendant un certain temps. Je me suis réveillé en sursaut car je ressentais fortement une présence. Cette présence, c'était ma bien-aimée qui me regardait en silence. Elle était à genoux, les coudes appuyés sur le rebord, son visage entre ses mains, elle me souriait.

– Mon époux, tu es beau quand tu dors.

– Que veux-tu dire, quand tu dors ?

– Oh, rien mon chéri, mais en te regardant, je me suis sentie très heureuse de ce que tu sois à mes côtés. Mon patron te remet son bonjour et te félicite. Il a même ajouté que si tu étais une femme, il t'embrasserait, et il m'a dit que je le fasse à sa place.

Ce qu'elle fit immédiatement. Ce fut un long et tendre baiser. Par la suite, elle me demanda pour sortir ce soir, demain nous aurons le temps de nous reposer.

– Je souhaiterais faire quelque chose avec toi, et nous mangerions un petit bout sur place.

– Où ça, ma belle ?

– À l'Oasis !

Je ne pouvais refuser, j'ai accepté avec joie.

CHAPITRE

– 2 –

Nous nous donnons en spectacle.

Une chaude et fastidieuse sortie à l'Oasis.

L'escarpin perdu.

Les toilettes.

Les compatriotes.

Armand, saoul, parle trop.

Yoko ayant sollicité une sortie, nous nous sommes préparés pour nous rendre à l'Oasis (chez Langeais). J'ai téléphoné à Liem, afin qu'il vienne nous cueillir et nous déposer à l'Oasis. Nous y sommes arrivés vers vingt et une heures.

Langeais, en nous apercevant, vint vers nous.

– Bonsoir, Monsieur et Madame D'Assieres, votre table vous est réservée d'office, suivant les instructions de Monsieur Dessan.

– Qu'avez-vous à nous proposer, afin que nous puissions nous restaurer Monsieur Langeais ?

– Ce que vous souhaiterez, vous l’aurez, ne vous inquiétez de rien. Que choisissiez-vous ? Cuisine Asiatique ou Européenne ?

Mon aimée, dit :

– Européenne, comme chez toi mon époux, mais aide-moi dans mon choix. Tout compte fait, il est préférable que tu commandes toi-même, surprends-moi mon époux.

– Pour nous deux, j’ai choisi comme entrée, des huîtres gratinées au champagne, comme plat une entrecôte marchand de vin, comme dessert un plat de fromages, suivi de crêpes flambées et pour accompagner le tout, une bonne bouteille de Médoc.

Yoko avait attaqué le repas comme un mousquetaire qui manie l’épée. Sa fourchette et son couteau allaient en tous sens. Cela, me faisait tant plaisir de la voir ainsi, elle appréciait la cuisine de chez nous, que j’oubliais moi-même de manger. Et à chaque fois qu’elle avalait une bouchée, elle s’exclamait en disant :

– Oh, c’est bon ça !

Mais ce qui l’impressionnait le plus, ce furent les crêpes flambées. Comme une enfant, elle était émerveillée, les plats furent vidés et nettoyés, qu’il ne restait plus rien pour le chien.

Langeais revenant vers nous, nous proposa un petit digestif, nous l’avons accepté. Il ajouta à l’attention de Yoko :

– Cela vous a-t-il semblé bon Madame ?

– Oh oui, Monsieur, et j’en suis étonnée, ce n’est pas la même préparation que chez nous, néanmoins, c’était délicieux.

– C’est quoi cela ? me demanda-t-elle, quand Langeais déposa le digestif sur la table.

– C’est pour digérer tout ce que tu as englouti, car tu n’y as pas été de main morte, ma belle. Langeais, non plus d’ailleurs, car le digestif c’était de l’Armagnac.

– Fais comme moi, mon épouse, d’un cul sec.

– Ouah ! Que c’est fort.

L’orchestre menait bon train, et une bonne ambiance régnait au sein de l’Oasis. Yoko me saisit la main en me disant « viens ». Je ne savais pas résister à son appel, il me faisait le même effet que quand elle m’embrassait.

Sur la piste, la femme que j’aime me dit :

– Conduis-moi, je fermerai les yeux, je me laisserais aller comme dans un beau rêve, tu seras mon prince et moi ta princesse, et montre-moi que tu sais le faire mon beau marin.

Elle en voulait, hé bien, elle en aurait. Je l’ai faite virevolter doucement, sa tête inclinée vers l’arrière, ses lèvres entrouvertes, ses cheveux longs suivaient le même mouvement, et de la façon qu’elle me souriait elle n’en était que plus désirable, ma respiration en devenait difficile. Puis elle me dit d’une façon des plus ingénues :

– Calme-toi mon chéri, continue, c’est bon comme cela Oui, oui, c’est bon.

Mais moi, j’étais dans un état pas possible et on ne pensait pas à moi. Cela en devenait infernal, que dis-je, insoutenable, la chaleur de son corps transperçait le mien. Puis l’orchestre s’arrêta afin de faire une pose. Ouf, me suis-je dit !

Mon aimée se redressa et m’embrassa, et en rejoignant notre place, elle me dit :

– Nous le referons encore, j’ai beaucoup aimé cela mon époux.

– Mais, tu ne te rends pas compte dans quel état je me trouve ?

– Oh que si mon chéri, et c’est ce que je souhaitais, et si tu t’imagines que je suis dans un meilleur état que toi, tu te trompes, je suis comme toi, mais j’aime cela, et toi ?

– Oui, moi aussi, mais cela n’est pas facile.

De loin, j’ai aperçu mon copain Armand, qui vint s’installer à notre table.

– Comment ça va vous deux ? Yoko répondit.

– Très bien, Armand.

– Et toi, Marc ?

– Mal.

– Ah et pourquoi ?

Je ne lui ai pas répondu, mais j’étais échauffé tel un brasero, et nous nous sommes assis en papotant. Ma belle me tenait la main, quand soudain elle lança un cri de désespoir et s’exclama :

– Mon escarpin, il est sous la table.

Je me suis levé avec précipitation en lui disant :

– Je m’en charge ne bouge pas, et avec empressement, j’ai soulevé la nappe qui était assez ample et s’arrêtait au ras du sol. Et à quatre pattes, je me suis engouffré sous la table. L’escarpin était empêtré dans cette foutue nappe. Je me suis dirigé vers l’objet en question, quand j’ai stoppé net, mon regard fut attiré, vers un petit quelque chose que je connaissais bien. Deux petites boules, les beaux

genoux de ma belle, et d'une curiosité irrésistible je me suis approché de ceux-ci. J'ai déposé un baiser sur chacun d'eux, en prouvant ainsi l'amour que j'avais pour la femme que j'aime. Oh ! Entre ses genoux, une vallée que j'aimais bien, et au fond de celle-ci, un beau jardin que je cultivais assez souvent, parce que je m'y plaisais énormément, j'en étais émerveillé. C'était tentant, je vais lui faire une petite douceur, elle appréciera certainement, me dis-je. Je me suis enhardi avec douceur à écarter ses genoux, je ressentais bien une petite résistance, mais il m'en fallait plus pour me décourager. J'ai donc persévéré en ce que j'avais commencé à entreprendre, en pointant mon index vers le but.

La résistance était de plus en plus forte, mais j'étais de nature téméraire. J'entendais au loin, Armand qui hurlait sans cesse :

– Mais qu'est-ce qu'il fout sous la table ?

Yoko, ne gigote pas ainsi, tu vas tomber !

Mais cela ne m'inquiétait pas outre mesure, par contre ce qui m'inquiétait, c'est pourquoi on avait mis un drap bleu sur mon jardin ? Avec persévérance, j'insistais, oh quelle est belle cette vallée, telle un poteau indicateur, elle m'indiquait, c'est au bout, c'est là que ça se trouve, et toujours pointant mon index vers le fond, mais tout en douceur afin de ne pas offusquer celle que j'aime.

Armand hurlait toujours.

Mais de quoi je me mêle. Tout en continuant mon petit bonhomme de chemin, l'index aussi raide qu'un piquet, je ne comprenais pas pourquoi ma belle gigotait autant de l'avant vers l'arrière. J'étais presque arrivé au but, quand j'ai senti sur mon

doigt une chaleur que je connaissais bien. Nous y voilà, bravo me dis-je. Mais subitement, si près du but, mon beau paysage, de façon aussi inattendue qu'imprévue, disparut complètement. Mais où était-il ? Alors j'ai entendu un petit boum, j'en ai sursauté et devins inquiet, car supposant une éventuelle catastrophe.

Je n'ai pas perdu mon sang froid, j'ai réagi immédiatement, en faisant marche arrière à quatre pattes, afin de sortir de dessous la table et de comprendre ce qui c'était passé.

Et là, qu'elle horreur, ma bien aimée était toujours assise sur la chaise, mais le dos par terre et les quatre fers en l'air, mais quelle drôle d'idée.

Je me suis précipité vers elle, afin de la sortir de cette posture un peu bizarre. Je fus saisi de remords en me rendant compte que si elle était ainsi affalée, c'était de ma faute. Je me suis mis à genoux devant ma belle, en joignant les mains comme pour une prière, et je lui ai demandé pardon, en lui expliquant que c'était un peu de sa faute aussi, et que j'étais chauffé à blanc, et quand j'ai vu, comment dire.... !

– Mais, qu'est-ce que tu as vu me demanda Armand ?

– Rien, lui dis-je, et ne m'interromps pas, on entend que toi ici. Oui mon tendre amour, quand j'ai vu.....

– Mais quoi, me demanda Armand, je lui ai répondu vertement.

– Cela ne te regarde pas.

Oui mon épouse, quand j'ai vu la belle vallée qui m'indiquait le chemin, je n'ai pas pu résister. Pardonne-moi.

Ma belle, toujours dos contre terre, abasourdie, les yeux ouverts de façon démesurée, me regardait sans rien dire. Je lui ai pris les mains afin de l'arracher à sa chaise.

A mi-parcours, comme un appel à l'aide, elle me dit « mon escarpin » !

Moi, conscient de mon inconscience, je me dis, tu es un méchant, Marc. Comment avais-je pu oublier ce foutu escarpin. Mais décidé à satisfaire celle que j'aime, je me suis précipité sous la table, et apercevant l'objet qui avait déclenché ce séisme, je m'en suis saisi à pleines mains, en le serrant fortement afin qu'il ne s'égare plus.

Je ressortis de dessous la table à reculons, en me levant un peu trop tôt, en soulevant la table avec mes épaules, qu'elle se renversa.

Ouf, me suis-je dis, mon aimée se redressa et m'embrassa.

J'ai brandi à bout de bras la chose tellement convoitée. Et je me suis agenouillé afin de poser l'escarpin à son pied, j'ai pris celui-ci entre mes mains en le couvrant de baisers.

C'était un petit pied beau et mignon, elle était parfaite mon aimée, et je tenais à lui dire.

– Tu as de beaux pieds tu sais !, et j'ai mis l'escarpin à son joli pied.

Dès que ce fut fait, je lui ai tendu mes mains afin de la relever.

– Ne t'inquiète pas, mon petit lotus, je m'occupe de toi maintenant, et ingrate comme peuvent parfois être les femmes, elle me dit :

– Tu crois que tu t'en sortiras ?

J'ai pris celle que j'aime dans mes bras, et je me suis rendu compte que nous nous étions donnés en spectacle. Les applaudissements fusèrent, et d'autres criaient « bis ».

Mon aimée n'était pas trop confuse, elle me souriait et me dit :

– Mon époux, je t'aime et chaque instant qui passe, tu m'étonnes toujours, je ne te connaissais pas sous cet angle, tu as de l'humour.

– Oui, ma chérie, mais pour cela, il me faut l'occasion afin de pouvoir l'exprimer, pour moi ces images sont gravées dans ma mémoire. En disant cela, ce que je ne savais pas que je m'en souviendrais souvent avec joie, mais encore plus souvent avec beaucoup de tristesse.

– Mon époux, j'ai ressenti ton absence, cela m'a fait peur, tu étais ailleurs ? Reviens à côté de moi mon amour, elle mit ses bras à mon cou et en faisant des pointes avec les pieds afin que ses lèvres arrivent à la hauteur des miennes pour les embrasser. Oh que j'aimais quand elle faisait ainsi.

Un besoin plus que pressant se fit ressentir, je me suis pendu à l'oreille de ma belle, en lui chuchotant :

– Je dois aller au petit coin, ça presse.

– Moi aussi, me dit-elle, et c'est urgent.

Dans la solitude, comme une âme en peine, tout dépit, je me suis dirigé vers une porte sur laquelle on avait dessiné un petit bonhomme qui faisait pipi dans un pot de chambre.

Quand je suis sorti de l'endroit où j'étais, Yoko était déjà installée à la table, et me fit signe. Je me suis assis à ses côtés.

– Qu’as-tu fait pour traîner aussi longtemps ?

– J’ai eu un problème important !

– Quel problème ?

– Mon petit, faisait son petit caprice, je voulais, mais lui ne voulait pas, j’ai été obligé de lui siffloter un petit air, alors il s’y est mis.

– Marc, je ne comprends rien à ce que tu me racontes, d’abord, qui est ce petit dont tu me parles ?

Choqué, de ce qu’elle feignait ne pas comprendre, je lui ai répondu un peu vertement :

– Le petit c’est celui qui niche tous les jours dans ton nichoir, tu as compris maintenant ?

La femme que j’aime posa sa main sur ma cuisse, et en souriant elle me dit.

– J’avais compris mon chéri.

– Comment est-ce possible pour une femme comme toi, d’être aussi fausse, tu ignores le petit, et maintenant tu l’échauffes, prends garde ma belle, car si tu recommences à le faire, je ne réponds plus de mes actes.

– Mais, mon époux, je ne recommence pas, que du contraire je continue.

– Ah, ça alors, c’est différent, comme cela je veux bien mon épouse.

Nous avons ri de bon cœur, personne n’avait rien compris, mis à part nous.

Mais comment est-ce possible d’avoir une cuisse aussi chaude, que celle que j’aime ? Le problème, c’est qu’elle collait à la mienne, que ma température ne cessait d’augmenter exagérément. Je lui ai fait savoir :

– Ma douce et tendre, fais attention, je suis à bout, d’ici peu, je ne le contrôlerai plus et cela tournera à la catastrophe.

– Mais mon chéri, c’est comme cela que je t’aime.

– Attention ma belle, le petit, lui, il l’a entendu.

Elle éclata de son rire cristallin. J’en étais bouche bée. Elle me prit dans ses bras, et longuement nous nous sommes embrassés, en ne nous inquiétant que de nous-mêmes. Elle frottait sa jambe contre la mienne, comme une chatte qui quémante des caresses. Quand d’un air inquiet, elle me regarda en me disant :

– Mon escarpin !

– Ah, non, ne me dis pas que tu as encore perdu ton escarpin ?

– Si mon époux, me dit-elle en souriant, les paupières abaissées.

– Ne bouge pas, j’y vais, mais c’est la dernière fois.

Et comme un lièvre qui rentre dans son terrier, j’ai plongé sous la table. Et Armand, qui hurlait de nouveau :

– Mais qu’est-ce qu’il fout sous la table, c’est une manie ?

Et Yoko d’une voix fluette disait à Armand :

– J’ai perdu mon escarpin !

– Encore ! Mais tu es comme mon copain, c’est une manie aussi ?

Moi, sous la table je me suis exclamé, mais quelle menteuse ! Car les deux escarpins étaient là, aux pieds de ma belle, elle me narguait. Bof, puisqu’on y est, allons-y, j’en ai peu usé, sans exagérer, en humant son odeur de femme.

– Mais, dit Armand, que fait-il aussi longtemps sous la table ? Oui ou non, tu la trouves cette foutue godasse ?

– J’arrive, Armand,

Pour la punir, j’ai mordu avec amour la cuisse de celle que j’aime, elle en émit un petit cri.

Je me suis extirpé de dessous la table, Armand médusé nous regardait en nous disant :

– Je vous savais terribles et c’est un faible mot, car à ce point, c’est du jamais vu, un vrai raz de marée.

Je me suis rendu compte du ridicule de la situation, je me suis assis bien sagement à côté de Yoko, qui elle au moins me souriait, mais, ses yeux étaient de braise.

– Viens, mon époux, nous ferons tous deux quelques tours de piste.

L’orchestre entama un slow, et pourquoi justement un slow, que j’appréhendais à ne pas pouvoir me contrôler. Mais, la femme que j’aime était juste devant, et c’était un morceau de premier choix. J’ai ajusté mes mains à sa taille. Ma bien aimée estima que je n’étais pas assez près et m’attira avec vigueur contre elle. Les bras à mon cou, elle se redressa sur la pointe des pieds et m’embrassa. Son corps était cambré et suivait les mouvements du mien. Mon sang était en ébullition, et découragé, je me disais, je ne tiendrai pas le coup, et si elle continue ainsi, je devrai la consommer sur place, comme une bête.

L’orchestre s’arrêta soudainement. Ouf, sauvé, me dis-je, mais pas pour longtemps.

Je me suis aperçu que Langeais montait sur l’estrade en se saisissant du micro et dit en s’adressant à ceux qui étaient présents :

– Ce soir, Mesdames et Messieurs, nous avons parmi nous des invités de marque. Un beau couple qui à lui seul représente la déesse de l’amour, et cet amour est si puissant et fort, que rien ne peut les déranger. Ni vous, ni moi. Ce couple représente l’Asie et l’Occident ! Oh le con ! Je fus saisi d’une panique presque incontrôlable.

Et cet idiot de Langeais, ajoutât :

– Je vous présente Monsieur et Madame D’Assieres, une belle traductrice et un bel officier.

C’est comme si le ciel me tombait sur la tête, et si Yoko était confuse, je l’étais aussi. Je me suis demandé, pourquoi il avait agi de cette façon ? J’ai foudroyé du regard Langeais et Armand, eux me souriaient comme deux imbéciles. Et non content de ce qu’il avait dit, il en rajouta. Et en votre honneur, ils danseront leurs slows favoris.

Yoko me regardait d’un air suppliant, et je lui dis :

– Courage, femme de ma vie, ils en veulent, hé bien, nous allons leur en donner.

J’ai repris mon bijou dans mes bras et nous nous sommes embrassés longuement, et par après je lui dis :

– Calme-toi, ma belle, nous sommes seuls, et cela nous suffit.

– Oui, me répondit-elle, ils sont jaloux.

Comme précédemment, celle que j’aime ce suspendit à mon cou, en me chuchotant :

– Marc, je t’aime.

– Moi aussi, Yoko, je t’aime.

Et l’orchestre entama un slow des plus langoureux, nous avons dansé comme si nous étions seuls. Cela a eu pour effet, de me surexciter. Ma belle s’en était

rendu compte, qu'elle en ajouta un petit peu. Il faisait chaud, très chaud, et elle s'activa à attiser le feu. La chaleur de son corps, me transperçait. Astreint à devoir la subir sans broncher. Je l'asticotais aussi.

Mis à part l'orchestre, aucun autre bruit que notre respiration, qui devenait bruyante. C'était le silence complet. Les yeux des autres étaient rivés sur nous, et cela nous était égal. Doucement, nous arrivions au stade où nous avions l'habitude de nous rendre.

Nous et rien que nous. Nous étions présents, sans l'être, à un point tel que l'orchestre ayant cessé de jouer, nous continuions à danser. Quand une main qui se posa sur mon épaule gauche, me fit sursauter, interrompant ainsi le charme de l'état dans lequel nous nous trouvions, que ma belle en soupirait.

Ce qui nous fit revenir sur terre, ce sont les applaudissements qui fusèrent avec force, mais pour nous, cela n'avait pas d'importance.

Nous avons rejoint notre table à regret.

– Si je ne vous avais pas interrompus, nous disait Armand, vous seriez toujours sur la piste. Ce qui m'étonna le plus, c'est quand je me suis aperçu que mon copain en nous le disant, pleurait. Et il avoua qu'il ne comprenait pas comment il était possible de s'aimer à ce point ? Vous n'êtes pas de ce monde, ajouta-t-il.

Mais toi, Marc, mon ami, je t'aime comme un frère et toi, Yoko, sa perle rare, je t'aime comme une petite sœur.

Ceci venant de mon ami Armand, le mercenaire, était plus que touchant. Et tous deux, nous nous sommes levés en nous dirigeant vers Armand, et nous

lui fîmes l'accolade, et Yoko déposa un baiser sur chaque joue, en lui disant :

– Merci, de tout mon cœur, pour tout ce que tu as déjà fait pour l'homme que j'aime.

Et Armand ajouta :

– Et je le ferai encore.

– Mais maintenant, amusons nous, dit Armand, les effusions c'est pour plus tard.

Langeais nous dit :

– Je vous proposerai bien quelque chose, mais reste à voir si cela vous conviendra ?

– Quoi, demanda Armand ?

– Voilà, il y a parmi nous plusieurs compatriotes, et j'avais l'intention de faire une grande table, afin que nous soyons entre nous, qu'en pensez-vous ?

– Pourquoi pas, dit Armand, si Marc est d'accord, moi aussi. J'ai donc acquiescé.

Tout fut mis en œuvre pour ce faire, quand celle-ci fut préparée, Langeais fit son petit tour en revenant en compagnie de plusieurs de nos compatriotes. Les présentations effectuées, j'ai remarqué qu'Armand avait envie de boire jusqu'à saturation.

Une bonne ambiance régnait entre nous, conviviale comme chez nous. Les discussions allaient bon train. Un autre un couple d'une cinquantaine d'années s'installa. Le mari se leva en nous disant :

– Mon épouse et moi-même étions impressionné à vous voir vous aimer de cette manière, et surtout mon épouse, qui en fut troublée. Depuis lors, elle ne cesse de me faire des appels du pied, et cela me fait peur, car j'ai toujours le cœur, mais plus la jeunesse, De ce fait, j'ai un peu peur de rester en rade.

– Ne t’inquiète pas pour cela, lui dit son épouse, je m’occuperais de toi mon ami. La bonne humeur avait sa place parmi nous.

Puis un nuage très noir, m’apparut à l’horizon. Un de mes compatriotes, faisait du plat à la femme que j’aime, et ça, je n’aimais pas du tout. Yoko se pencha vers moi, et me dit :

– Je suis très mal à l’aise.

– Pourquoi, mon épouse, l’ambiance te dérange ?

– Non, mais il y a un homme en face qui me fait des sourires et des clins d’œil.

– Lequel ?

– Celui là.

– Je vais aller lui dire un petit mot à celui-là.

A peine l’avais-je dit qu’Armand, en posant sa main sur mon épaule, me dit :

– Reste assis, je m’en occupe ! Il contourna la table et arrivé à hauteur de ce dragueur, il se pencha vers lui, en lui chuchotant quelque chose à l’oreille. Le fauteur de trouble en devint blanc comme un linceul, il se leva et disparut immédiatement. Armand, reprit sa place.

– Que lui as-tu dit pour qu’il décampe aussi vite ?

– Oh, pas grand-chose, Marc, je lui ai simplement fait savoir qui tu es, et que s’il ne cessait pas, tu te lèverais et que tu lui ferais bouffer ses rubignolles, et que je t’aiderais.

Ma belle, qui avait entendu la réponse d’Armand me demanda :

– Que veut dire rubignolles ?

– Mais, ma chérie, c’est un autre mot, qui signifie la même chose que les castagnettes.

– Ah, bon, je ne savais pas que chez vous il y en avait de deux sortes ?

– Mais non, c’est la même chose, Yoko.

Et son rire cristallin retentit, elle se serra contre moi.

La bonne humeur était revenue.

– Tu aurais fait cela, me demanda-t-elle ?

– Certainement, et je ne me serais pas gêné pour le faire.

– Mais pourquoi Marc, c’était un type sans importance et sans aucune personnalité. Serais-tu jaloux, mon ami ?

– Oui et non, mais j’ai horreur que l’on me prenne pour un idiot.

Zut alors, ma montre indiquait trois heures-quarante cinq, nous étions déjà samedi. Je me préparais pour dire à Yoko que j’aurais souhaité rentrer, c’est elle qui me dit :

– Je suis un peu fatiguée, si nous rentions chez nous ?

– Je suis d’accord, mais j’ai fait une promesse au petit, que tu t’occuperais de lui.

Yoko vexée, en me regardant,

– Petit ? me dit-elle, mais il n’est pas petit, il est tout juste à la pointure de mon soulier !

Mais, le petit très attentif, avait bien entendu le compliment émis à son égard, me le fit savoir en se redressant avec un orgueil démesuré. Il semblait dire :

– Tu as entendu ce que ta belle a dit de moi, enfin voilà quelqu’un qui m’aime uniquement pour ce que je suis.

Mon aimée en me voyant sourire, m'en demanda la raison. Et avec humour, je le lui ai dit à voix basse. Et tout en riant, elle me saisit dans ses bras en me disant :

– Tu es fou ?

– Oui je le suis depuis longtemps, ma mère me le disait toujours, voilà le fou. Mais maintenant, si ma folie s'est aggravée, c'est pour toi, mon amour.

– Alors, mon bien-aimé, nous sommes deux maintenant.

Et nous nous sommes embrassés tendrement. Nous étions impatients d'être chez nous.

Au lieu de se taire, Langeais s'adressa à nous, et dit :

– Vous nous avez impressionnés par l'amour qui se dégage de vous !

Et Armand qui aurait mieux fait de la fermer, mais avait déjà un verre dans le nez, ajouta :

– Ce que vous avez pu voir aujourd'hui, n'est rien d'autre qu'un petit aperçu de ce qu'ils sont. Eux, ils sont capables de tout, ils sont bien autre chose, car quand ils se mettent à l'ouvrage, c'est comme un ouragan qui se déchaîne. Mais, qu'est-ce que je raconte, c'est bien plus, c'est un raz de marée qui déferle, rien ne leur résiste. Quand ils sont passés, tout autour d'eux ressemble à une terre brûlée. Quand ils s'aiment, ils sont seuls, ils ne s'aiment pas comme vous et moi, oh non, ils se confondent en une fusion complète. Quoi ? Vous non plus, vous ne comprenez pas ? Moi non plus, ce n'est pas du sang qu'ils ont dans les veines, mais de la lave en fusion. Ils peuvent parler avec vous, mais, ce n'est qu'une illusion, ils ne

sont plus là, ils sont chez eux dans leur monde qui n'est pas le nôtre.

Mes amis ne sont pas des terriens comme nous. Parfois j'ai l'impression que ce sont des extraterrestres, mais ça, il faut que ça reste entre nous, et ne rien dire à personne, car ils pourraient avoir peur. Et moi, ajouta-t-il en se frappant la poitrine, j'ai le privilège d'être l'ami de ce beau chevalier des temps modernes, c'est mon pote, mon frère, et son amie, c'est ma petite sœur. Et je les aime beaucoup, et celui qui n'est pas d'accord, il n'a qu'à me le dire.

Yoko et moi nous étions calmes, ne pipant mot, mais pour moi il était temps que j'intervienne pour Armand. Qui rond comme une bille, racontait n'importe quoi. J'ai fait signe à Liem qui aussitôt s'amena. Puis j'ai téléphoné au bui-bui, afin que le géant et ses hommes, viennent prendre Armand et le mettent au lit. Il a trop bu, il est tout à fait beurré.

Une dizaine de minutes plus tard, le géant fit son entrée accompagné de deux hommes. Ils saisirent Armand, et l'emmenèrent vers le véhicule qui attendait.